



Déclaration du colonel Studebaker.

Indianapolis, Indiana, 2 septembre.—Le colonel Studebaker, du cent cinquante-septième régiment de l'Indiana, s'est exprimé ainsi: Ce n'est pas le même régiment que j'ai emmené d'Indianapolis au mois de mai dernier. Le personnel est le même, mais il est composé d'hommes différents qui ont la fièvre dans les os, qui ont faim et qui ont perdu leurs forces. Tout cela est dû aux maringouins dans lesquels nous avons vécu dans le sud. Quand les hommes ont quitté l'Indiana ils étaient forts et hardis. Ils étaient bien portants quand ils ont quitté le parc de Chickamauga.

Port Tampa? Il n'y a pas sur le continent d'endroit plus destructeur de la santé que Port Tampa. J'attribue l'état de mes hommes à l'état de choses qui règne là. Pendant les huit semaines que nous y sommes restés nous avons été exposés aux fièvres et au soleil inexorable de la Floride. Nous n'avons pas été à l'ombre d'un arbre depuis le mois de juin. Ce fut un jour heureux pour nous quand nous avons reçu l'ordre de quitter cet endroit. Et cependant notre sort ne s'est pas amélioré. Les fièvres nous ont suivis, et de jour en jour les hommes sont devenus plus faibles. A Fernandina nous avions les mêmes difficultés à obtenir une nourriture convenable. Les autorités des Etats-Unis semblaient prêtes à nous donner ce dont nous avions besoin, mais Fernandina est un endroit si retiré qu'il est difficile de l'atteindre. Une seule ligne conduit à cette ville. Quand les hommes qui ont fait une enquête sur l'état des camps de la Floride déclarent que nous n'avons pas manqué de vivres et de soins médicaux ils ne savent pas ce qu'ils disent. Mes hommes ne peuvent pas marcher en ligne parce qu'ils sont trop faibles. Ils ne peuvent pas porter leurs fusils et ils ne peuvent pas faire une marche sans que beaucoup d'entre eux quittent les rangs pour se reposer. J'estime que le retour dans notre Etat a sauvé la vie à des centaines d'hommes de mon régiment. Les officiers du régiment du colonel Studebaker hésitent à jeter le blâme sur aucun fonctionnaire du gouvernement. Ils disent qu'ils sont encore au service et qu'une cour martiale pourrait fort bien s'occuper de celui qui parlerait trop.

Les soins aux soldats malades.

Washington, 2 septembre.—Le sénateur Allen, du Nebraska, s'est rendu aujourd'hui au département de la guerre dans l'intérêt des soldats malades de son Etat. Il avait reçu d'Omaha un télégramme annonçant que les soldats arrivaient et qu'aucune mesure n'avait été prise pour les soigner. Le secrétaire Alger a immédiatement enjoint à l'adjutant général du Nebraska de prendre charge des malades et de les envoyer à l'hôpital. Les dépenses seront supportées par le gouvernement des Etats-Unis. Subsequently, un ordre général a été envoyé aux adjutants généraux de tous les Etats leur enjoignant de prendre soin des soldats malades dans les mêmes conditions.

Enquête sur l'origine de la fièvre jaune à Orwood.

Washington, 2 septembre.—Le département des Hôpitaux de la Marine a été officiellement notifié aujourd'hui de l'existence de dix nouveaux cas de fièvre jaune à Orwood, Mississippi. Les fonctionnaires ne peuvent pas trouver l'origine de la maladie à cet endroit, et ils n'ont aucune théorie pour baser leur enquête. Il est possible que les malades aient apporté dans leurs vêtements les germes de la fièvre jaune d'un autre point infecté. Mais le centre le plus proche est Durant, où il y a eu quelques cas l'an dernier, et les chaleurs du printemps auraient dû développer les germes s'il en existait. Orwood est éloigné de toute ligne de chemin de fer, de sorte que la maladie n'a pu être introduite par cette voie. Une enquête complète sera faite. On n'a reçu aucune nouvelle inquiétante d'autres points.

AOURNEMENT.

Québec, Canada, 2 septembre.—La conférence internationale s'est ajournée au 20 septembre prochain.

Tragédie dans l'Alabama.

Montgomery, Alabama, 2 septembre.—Près d'Athens, Alabama, Frank Thomas a été tué hier soir par son fils âgé de treize ans. Thomas tentait de tuer sa femme quand elle réussit à gagner le bois voisin. Le fils s'est emparé du fusil et quand son père a essayé de le lui reprendre il a tiré, avec le résultat annoncé plus haut. L'enfant n'a pas été arrêté.

Nombreux navires échoués.

Beaufort, Caroline du sud, 2 septembre.—Le schooner May O'Neill est échoué à l'île Richards. Le schooner C. C. Foss, qui a perdu son mat de misaine, est échoué à l'île Hunting. Le schooner S. D. J. Hawson, démanté, est arrivé à la quarantaine à la remorque du Juno. Le schooner Nelson Bartlett a perdu ses mats et est à la côte à Hilton Head. Un schooner inconnu est échoué à South Edisto. Le brick Ventura est échoué à la barre de Port-Royal. Les équipages de tous ces navires ont été sauvés.

AI PANA.

Pana, Illinois, 2 septembre.—On avait annoncé qu'une conférence entre les directeurs des mines et les ouvriers aurait lieu aujourd'hui, mais Davis Rose, secrétaire de la commission du Travail de l'Etat, dit que les directeurs ont refusé de prendre part à toute conférence. Le directeur Overholt, de Springfield, nie qu'il ait promis une conférence.

Démonstration à Pana.

Pana, Illinois, 2 septembre.—Cinquante-quatre députés-shérifs de garde aux mines de Springfield ont fait cette après-midi une démonstration à Pana en parcourant la ville, fusils chargés et bayonnettes aux canons, jusqu'à la place de l'Hôtel de Ville où ils sont restés. A leur tête marchaient le maire Penwell et le député-shérif en chef William Baldwin. Plus tard ils sont retournés à la mine. Le maire Penwell dit que ces députés-shérifs sont entrés dans la ville sur ordre du gouverneur Tamm, mais Davis Rose, secrétaire de la commission du Travail, qui représente le gouverneur, nie ce fait. Le maire Penwell dit qu'il croyait en danger les membres des familles des directeurs des mines et des députés-shérifs.

La mort du chef des Mormons.

Salt Lake, Utah, 2 septembre.—Une dépêche privée envoyée par George Shannon, qui se trouve actuellement à San Francisco, annonce la mort de Wilford Woodruff, président de l'Eglise mormone. M. Woodruff est mort ce matin à six heures 40. Depuis quelque temps il souffrait d'une maladie des reins. Il s'était rendu il y a un mois à la côte du Pacifique dans le but de se rétablir. Il avait apparemment bien dormi la nuit dernière, et est mort sans souffrances. M. Woodruff était né à Farmington, Connecticut, en 1807. Il fut l'un des cent quarante-sept pionniers qui arrivèrent dans la vallée de Salt Lake en 1847. Il était président de l'Eglise mormone depuis cinq ans.

La réserve d'or.

Washington, 2 septembre.—La réserve d'or dans le trésor des Etats-Unis a atteint aujourd'hui le plus haut point connu dans l'histoire du pays. Elle est de \$219,320,372. Le plus haut point atteint, en mars 1888, était \$218,000,000.

Rapport du Général Wheeler.

Washington, 2 septembre.—Le général Wheeler a envoyé aujourd'hui relativement à l'arrivée du général Shafter et des nouveaux décrets le rapport suivant au département de la guerre: Camp Wikoff, Montauk Point, N. Y., 2 septembre.—Transport City of Mexico arrivé ce matin avec le général Shafter, son état-major et ses soixante-deux hommes de la Cie F du premier d'infanterie. Trois malades à bord. Aucun décès. Dès ce matin le dernier rapport: Chas. Geake, du 33ème du Michigan; Jas. K. Sells, soldat, et Fred Kaiser, sergent, du 2ème d'infanterie; John W. Carlson, du 20ème d'infanterie; John A. Campbell, du 2ème d'artillerie; Christian Kulson, du 2ème de Cavalerie; Edwin E. Casey, du premier des volontaires de la cavalerie; Wm Robertson, du 4ème d'infanterie. Total des malades à l'hôpital général, 1,021.

Exécution à Dallas.

Dallas, Texas, 2 septembre.—Joe Malone a été pendu aujourd'hui dans la prison de Dallas pour un outrage commis envers Mme Frédéric Stein, une allemande âgée. Le condamné est mort courageusement. Il a dit qu'il allait au ciel et qu'il méritait bien son sort. C'est la seconde exécution légale depuis dix ans. Malone était un jeune nègre sans ressources et sans asile.

Détails sur la tempête dans la Caroline du Sud.

Savannah, Géorgie, 2 septembre.—Les derniers rapports reçus indiquent que Savannah n'a subi qu'une partie de la tempête, dont la violence est arrivée à son maximum dans le comté de Beaufort, Caroline du Sud. L'étendue des dommages n'est pas encore connue, et elle ne le sera pas de quelques jours, à cause de l'impossibilité d'entrer en communication avec cette région. Le territoire entier sur lequel l'ouragan a fait rage, quoique limité à un rayon de cinquante milles, est dévasté au-delà de toute estimation. Cet ouragan a été le plus violent dans cette région depuis nombre d'années. On n'annonce que peu de victimes jusqu'à présent, mais on craint que des rapports subséquents n'apportent la nouvelle de nombreuses pertes de vies.

Advertisement for L. E. JUNG & CIE. TONIQUE, EST, Recommandé. 319 RUE DES MAGASINS.

Une Entrevue avec le Général Shafter.

New York, 2 septembre.—Le "World" publie une longue entrevue avec le général Shafter. Le général s'est exprimé ainsi: A Santiago, nous avons eu à lutter avec certaines choses, qui n'étaient pas dans le programme: je veux parler des maladies. C'est inévitable dans une campagne d'été. Personne n'a été négligé. Les docteurs étaient rares tout d'abord; mais ils ont été en nombre de nombreux par bateaux. Les docteurs ont été pris par la maladie, comme les soldats; ils étaient accablés de travail et épuisés; mais on ne peut douter de leur habileté. Voyez combien peu de décès nous avons en parmi nos blessés! C'est la plus faible moyenne qu'il y ait jamais en dans une guerre. Les hommes qui ordonnent une campagne d'été dans un pays infecté par les fièvres, sont responsables des maux inévitables qui en résultent. Blessés durant la guerre civile, je suis resté sur le champ de bataille jusqu'à ce que les vers sortissent de ma blessure; et cela se passant dans mon pays; non au loin, à l'étranger, et dans un climat terrible. Rien de pareil à Santiago: aucun blessé ne restait sur le champ de bataille; mais, la chaleur était accablante et la pluie tombait constamment, une pluie qui ne rafraichissait jamais l'atmosphère. En quelques minutes, sous un pareil soleil, l'homme le plus fort était condamné à succomber. Notre premier cas de fièvre s'est déclaré à El Coney. Beaucoup d'Américains l'ont eue, qui ne s'en doutent jamais. A parler franchement, elle est moins dangereuse que la calenture, par exemple, et les insulations qui sont si pernicieuses pour les non acclimatés, dans les régions marécageuses de Cuba. En quelques heures, la température d'un homme s'élève à 105 degrés. C'est la mort dans la plupart des cas. Quand un homme a le feu dans le corps, il n'y a plus d'espoir pour lui. Aucun de nos hommes n'était acclimaté; ils n'avaient jamais eu auparavant à lutter contre une pareille chaleur. Beaucoup d'entre eux ne savaient pas ce que c'était que de dormir à la belle étoile, avant d'avoir campé à Santiago. Comment ont-ils pu résister? C'est presque incompréhensible. Ces hommes que vous voyez maigris, déclarés à la face jaune, souffrent des parasites des fièvres qu'ils ont contractés sur les bords de la baie de Santiago. L'air frais, l'air du pays, surtout les guirras, l'air de deux maux, il nous fallait choisir le moindre: expédier nos hommes au nord, dans un climat sain; cela valait assurément mieux que de les laisser mourir là-bas.

Je suis très satisfait de la campagne de Santiago. Quand on saura contre combien de difficultés nous avons eu à lutter, on lui accordera dans l'histoire la place qu'elle mérite. Nous avons été expédiés en toute hâte à Cuba. Après notre descente, il nous est impossible d'embarquer de nouveaux munitions et nos approvisionnements s'il l'eût fallu. Quand l'invasion a été résolue, il avait été décidé qu'elle se ferait précipitamment. C'est ce qui a eu lieu, en effet. En fait, l'entreprise a été un succès véritable, complet. Sans doute, il s'est fait beaucoup de choses que les exigences du moment nous imposaient. Pour moi, j'ai été obligé, souvent d'en agir ainsi. Le combat de El Coney, par exemple, devait suivre moi, être terminé à 10 heures du matin; il a duré jusqu'à 5 heures et c'a été tant mieux pour nous. Si j'avais eu le général Lawton, à ma droite, je prenais Santiago, cette nuit-là même. Il est vrai que la garnison seule se fut rendue, tandis que, plus tard, toutes les troupes qui se trouvaient dans la région environnante, ont été comprises dans la capitulation. Du moment que l'ordre m'a été donné de reddition, j'ai immédiatement compris que la guerre était finie. Nous n'avons jamais eu plus de 13,000 hommes et nous avons fait 27,000 prisonniers. Neuf mille espagnols étaient retranchés dans la meilleure position que j'aie jamais vue. Ces retranchements étaient si solides, que nos bombes ne les endommageaient presque pas. Quand une bombe de nos navires tomba sur une maison de la ville, elle démolit toute la bâtisse; mais les occupants avaient disparu auparavant. Les troupes de Cervera ont-elles donné dans le combat de San Juan? a-t-on demandé au général. Certainement, il y avait à 1000 hommes de sa flotte qui ont donné dans le combat du 1er juillet. Son chef d'état-major, Bustamente, y a été tué. Le matelot et les soldats de marine ont terriblement souffert. Cervera les a rappelés à bord le 2. C'est le 3 qu'il a essayé de prendre la mer. Les Espagnols en étaient réduits à leur dernier grain de riz, quand ils se sont rendus; mais le jour, ils ont fièrement refusé les rations que nous leur offrions. La charité américaine les humiliait, disaient-

Advertisement for TAKE ONLY THE COLUMBO PEPTIC BITTERS. L. E. JUNG & CIE. 319 RUE DES MAGASINS.

Un tiers de l'armée des volontaires licencié.

Washington, 2 septembre.—Un tableau préparé au département de la guerre démontre que, aujourd'hui compris, quatre-vingt-trois régiments ont reçu l'ordre de licenciement. C'est presque un tiers des 220,000 hommes environ appelés sous les drapeaux par le Président dans ses deux proclamations. Les passagers du "Berkshire". Camp Wikoff, Montauk Point N. Y., 2 septembre.—Le transport Berkshire, qui est arrivé la nuit dernière, a ramené trois cent quarante-huit convalescents de divers régiments de Santiago, principalement de l'armée régulière. Trois hommes sont morts pendant le voyage: le sergent Johnson, du premier d'artillerie, le soldat Murphy, du 24ème d'infanterie, et l'infirmier McMahon. Cent soixante-quinze hommes sont encore malades, mais il n'existe parmi eux aucun cas de maladie contagieuse. Suite dépêches 3me page.

Advertisement for C. LAZARD & CO., LTD. Marchands de Vêtements Confectionnés D'ARTICLES DE TOILETTE ET DE CHAPEAUX.

Advertisement for AMUSEMENTS. GRAND OPERA HOUSE. Parc Athlétique. WEST END. PEPITTA ET ROSETTA. INSTITUTIONS. Collège des Jésuites. COLLEGE JEFFERSON. COLLEGE ST-STANISLAS.

Feuilleton L'Abelle de la N. O. LES DRAMES DE LA VIE. UNE Haine de Femme GRAND ROMAN INEDIT. PAR EMILE RICHEBOURG. TROISIEME PARTIE. LES LUTTES. LES ALLIES. Suite. Je ne lui ai parlé ni de vous, monsieur le comte, ni de Valentine, ni de son mari; mais ce

que je ne lui ai point caché, c'est que de Migrane est un gredin capable de tout. Je vous disais donc que notre homme était revenu à Paris; j'en fus aussitôt informée; trois jours après, j'appris par Melliot qu'il avait nutamment quitté Paris, sans dire où il allait, comme toujours. Mon agent se mit en campagne et parvint à découvrir que de Migrane s'était rendu au Havre. —Au Havre! s'exclama le comte. —Oui, au Havre, et... vous comprenez. —Ah! le misérable! —Melliot, ne sachant pas quel motif pouvait appeler de Migrane au Havre, pensait qu'il s'était rendu dans cette ville pour s'y embarquer. Alors il vint me trouver et me demanda ce qu'il devait faire. Je lui répondis que j'avais la certitude que de Migrane n'avait pas quitté le Havre et que c'était dans cette ville qu'il devait être, surtout, étroitement surveillé. Je remis quinze cents francs à mon agent, lui donnai mes instructions et il partit. Mais, tout fin limier qu'il est, il passa plusieurs jours en recherches inutiles; cependant les hôtels de la ville, grands et petits, et jusqu'aux maisons meublées, n'avaient pas échappé à ses investigations; c'était à désespérer de se mettre sur la piste de de Migrane.

Chaque jour je recevais une lettre de Melliot; les deux avant-dernières accusaient un certain découragement. Mais s'adressant à moi, que j'ai reçu ce matin, est un cri de triomphe. Il a enfin retrouvé son homme, qui habitait seul une petite maison, sorte de cabane de pêcheur ou de maraicher, laquelle, étant donné l'endroit où elle se trouve, n'est pas à une grande distance de la villa des Fleurs. Comment de Migrane a-t-il découvert cette habitation qu'il a louée sans doute? Peut-être avant de revenir à Paris avait-il fait déjà au Havre un séjour de quelques jours. Enfin, il est là et il nous est facile de deviner ce qu'il médite. —D'autant plus qu'il ne doit pas lui rester grand-chose des cinquante mille francs. Fort heureusement, M. et Mme Barreuet sont à Paris. —Ce qu'il ignorait, probablement. —On a dû le lui apprendre, et il attend. —Oui, il attend, répéta la baronne songeuse. —Hier, nous avons en la visite de la famille Barreuet. —Je le sais, car après cette visite ils sont venus jusqu'à Meudon. —Ne doivent-ils pas prolonger leur séjour à Paris? —Oui, d'une semaine, pour satisfaire la curiosité toute natu-

relle des deux jeunes gens, qui tiennent à visiter entièrement Paris et à faire quelques excursions dans les environs. Ne pensez-vous pas, monsieur le comte, que, pour vous, ce serait le moment d'agir? —Sans doute, madame. —Oh! je suis sûr qu'il doit vous en coûter de vous occuper d'une pareille affaire, quand vous êtes en plein dans votre bonheur et que rien ne devrait troubler vos joies familiales; malheureusement, monsieur le comte, je ne suis qu'une femme, et malgré tout mon désir de réparer la faute grave que j'ai commise et de conjurer le malheur qui menace toute une famille, je ne vois pas ce que, seule, je puis faire. —Madame la baronne, répondit-il gravement, je me suis imposé une tâche à laquelle je ne faillirai pas; vous m'avez spontanément offert votre concours, que j'ai accepté, et je ne serais plus Jacques de Valmont si je songeais à me soustraire à ce que notre alliance exige de moi. Je me suis juré à moi-même de protéger la famille Barreuet contre les coups que peut lui porter le misérable de Migrane; je crois, comme vous, que Mme Barreuet, qui ne se doute de rien, est sérieusement menacée et que le moment d'agir est venu afin d'empêcher le sinistre gredin de mettre ses projets à exécution. —Pour cela, monsieur le com-

te, il faut le forcer à nous rendre votre lettre et les copies qu'il peut en avoir encore. —Oui, madame la baronne, mais comment arriver à ce résultat? Y avez-vous songé? —Je me suis dit que, peut-être en allant le trouver et en lui réclamant impérieusement la lettre et les fac-similé, il consentirait à s'en dessaisir. Jacques secoua la tête. —Votre démarche et la mienne auprès de lui nous disent assez que nous aurions encore l'humiliation d'un refus, nous n'obtiendrions rien de cet homme sans employer la force. —Hélas, je le crois, monsieur le comte. —Eh bien, madame la baronne, nous emploierons la force. —C'est chose grave, et ne craignez-vous pas?... —De Migrane a plus à craindre que vous et moi; d'ailleurs, la fin justifie les moyens. Mme de Gassie resta un instant songeuse. —Je ne saurais dire en ce moment de quelle façon nous pourrions procéder, réprit-elle; il est important que j'aie à ce sujet un entretien avec Melliot. —Avez-vous donc l'intention de le faire revenir à Paris? —Non pas, c'est moi qui me rendrai au Havre. —Ah! —Je partirai ce soir même. —Et moi je me me tiens à votre disposition.

—Alors, demain je vous écrirai. —Non, dit Jacques, vous n'avez pas à m'écrire; vous partirez ce soir, je partirai demain matin et vous rejoindrai au Havre. —Mais cette chère Lydie! —Je ne lui dirai rien, puisqu'elle ne doit rien savoir, du moins quand à présent; mais je trouverai un prétexte quelconque à une absence de quarante-huit heures. —Ainsi vous êtes bien décidé? —Oui, car une catastrophe est possible et, à tout prix, nous devons faire tout ce qui est en notre pouvoir pour la conjurer. —Ah! quel homme admirable vous êtes, monsieur le comte! —Oh vous trouverai-je au Havre? —C'est juste; il faut que vous sachiez... Je descendrai à l'hôtel de France, où mon agent Melliot a lui-même pris une chambre. —C'est bien, dit Jacques en se levant. —Il se serrèrent la main et se séparèrent en se disant: —A demain. Jacques consulta sa montre. —Oui, se dit-il, j'ai eu le temps d'aller au ministère. C'est égal, il m'est pénible de mentir, ce n'est pas dans mes habitudes; mais il le faut. Ne pas faire ce que je dois, ce qui est un devoir, serait une lâcheté. Tout en réfléchissant et sans se presser, il se dirigea vers l'a-

venue du Bois-de-Boulogne et, un peu après quatre heures, retourna à l'hôtel. Le soir, après le dîner, tranquillement, il annonça qu'il partirait le lendemain matin et probablement, son absence durerait de deux jours. Il lui en coûtait beaucoup, même pour si peu de temps, de quitter sa chère Lydie, sa bonne grand-mère et M. Gresham; mais il n'avait pu se résigner, quand il s'agissait de rendre un important service à un ami. On lui demanda où il devait aller. Il ne pouvait pas dire: je vais au Havre; il répondit sans hésiter: en Belgique. Mais quel était donc cet important service à rendre à un ami? Avec une curiosité bien naturelle, Lydie interrogea son mari à ce sujet. —Ma chérie, lui dit-il, je dois, quand à présent, et même avec vous, garder le secret sur cette affaire; mais je ne serai pas toujours tenu au silence et, plus tard, je vous dirai tout. Le lendemain, avant midi, Jacques de Valmont était au Havre, à l'hôtel de France, où l'attendait la baronne de Gassie. Vers quatre heures l'agent Melliot fut appelé dans la chambre de la baronne, et de Valmont se trouvait, et l'on tint conseil. Depuis trois jours que Melliot avait découvert le demen-